

cer, qui tend aujourd'hui à se propager tel un virus, n'est que la résultante du laxisme et de la complaisance de nos politiques envers certaines pratiques entrepreneuriales, héritées du taylorisme et de la révolution industrielle, qui contrôlent, corrompent et dirigent notre société. Si ce n'est justement par les quelques auteurs cités précédemment et ceux qui leur ont emboîté le pas, les dangers de ces pratiques toxiques, qui finiront par faire implorer la société tout entière si nous n'y prenons garde, ne sont guère dénoncés pour ce qu'ils sont à l'heure actuelle, c'est-à-dire une tentative d'emprise sur autrui où il s'agit bien de faire main basse sur la conscience individuelle et sociale en paralysant tous ses organes de pensée.<sup>4</sup> Les suites d'un tel projet sont

---

intitulé *Refuser l'oppression quotidienne : la prévention du harcèlement à l'école* présentée à l'occasion des premières assises nationales sur le harcèlement à l'école organisée en 2011 par le ministre de l'Éducation de l'époque.

<sup>4</sup> La notion d'emprise est consubstantielle à celle de harcèlement. Omniprésente dans tous les travaux d'Ariane Bilheran, l'emprise se définit, selon Roger Dorey qui préfère l'évoquer en tant que relation d'emprise, par : (1) l'appropriation/dépossession qui constitue une atteinte aux droits les plus élémentaires des personnes « emprisesées » (dignité et intégrité psychique ou physique) ; (2) le caractère unilatéral de l'entreprise de séduction exercée sur une cible (domination exercée sur une personne, un groupe ou tout un peuple) ; (3) l'imposition d'une « marque » gravant l'empreinte du harceleur dans la psyché d'autrui. Dans la préface au livre de Jean-Pierre Vouche, *De l'emprise à la résilience*, Boris Cyrulnik explique : « Dans la relation d'emprise, c'est bien simple : l'un des deux, pour son profit ou son plaisir, néantise le monde mental de l'autre. S'il néantisait le monde physique de l'autre, nous n'aurions pas de peine à nommer "crime" une telle relation. Mais pour le monde mental, il a fallu de longs débats, pour comprendre que la néantisation du monde mental d'un autre est un crime dont il faut analyser les processus de destruction et de reprise de néo-développement résilient. »

terrifiantes puisque, pour le satisfaire, qu'il soit conscient ou inconscient, il convient d'ôter toute humanité en l'homme par des procédés de plus en plus sophistiqués qui traitent tout être humain comme un objet ou un moyen et non comme une fin avec pour corollaire obligé, la montée en puissance d'un nouveau totalitarisme « rampant » comme le nomme Ariane Bilheran.

Dans un tel cadre de fonctionnement social, il n'est guère étonnant que le harcèlement se propage. Nous pouvons en observer la poussée au travers de la recrudescence des phénomènes sectaires, de la souffrance au travail, de la rupture des liens sociaux, du communautarisme ou du repli sur soi et de la perte de confiance dans nos institutions, etc. En foi de quoi, dresser un bilan complet des séquelles du harcèlement devient un impératif économique et social afin que *nos gouvernants cessent de déplorer les effets dont ils chérissent les causes*, car l'abstentionnisme et le désintéressement de la vie politique dont ils n'ont de cesse de se plaindre n'est que le reflet des politiques qu'ils pratiquent en jouant au pompier-pyromane.

Les questions complexes qu'il serait donc nécessaire d'aborder et auxquelles il conviendrait de répondre pour lutter efficacement contre ce fléau devraient être de savoir précisément de quelle maladie le harcèlement est le symptôme, car si la reconnaissance légale d'un tel phénomène tend à faciliter l'identification et la dénonciation de ce type de conduites gravement dommageables à la santé des individus et de notre société, cela ne peut suffire à en expliquer la hausse, car, pour ceux qui ne l'aurait pas encore compris, les situations de harcèlement nous confrontent à un état de *guerre psychologique* qui en appelle à une réponse adaptée de la part de l'ensemble de la communauté humaine.

En conclusion de cette préface, je me permets de citer Stefan Zweig qui dans son livre *Conscience contre violence* écrivait : « Puisque la violence réapparaît à chaque époque sous de nouvelles formes, il faut constamment reprendre la lutte contre elle. » Et c'est bien ce que réalise brillamment ici Ariane Bilheran.

**Philippe Vergnes, décembre 2016.**

Je tiens ici à adresser mes plus vifs remerciements à Ariane Bilheran pour la tribune qu'elle m'offre en m'accordant l'honneur de préfacer son ouvrage, ainsi que pour son humilité, ses qualités d'écoute et son empathie.

J'ai en effet la chance d'échanger et de mener avec elle une réflexion de fond sur son sujet de prédilection, concernant les pathologies du pouvoir, depuis que je lui ai fait parvenir un ouvrage, achevé en 2008, qu'à défaut de n'avoir pu le publier, je partage sur mon site blog : <https://perversionnarcissiqueetpsychopathie.wordpress.com/>

## INTRODUCTION

Nous sommes en 2023.

Mon premier livre sur le harcèlement est paru il y a dix-sept ans maintenant. Je ne pensais pas alors que la tournure politique prendrait un tel virage totalitaire, non seulement en France, mais encore en Occident, sous des dehors et des mots « progressistes ». Mais quel totalitarisme ne s'est pas construit sur des idéaux pervertis en idéologie ? L'égalité et la liberté perverties de leur sens, par exemple.

Le harcèlement est un phénomène politique lié à l'histoire de l'humanité. Il est le mode d'expression de l'abus de pouvoir, de l'autoritarisme, de la tyrannie, et s'oppose à l'autorité comme le pouvoir injuste s'oppose au pouvoir juste. Il est l'outil de prédilection, la méthode parfaite d'asservissement utilisée par les paranoïaques dont je dis souvent qu'il est le « chef d'œuvre ».

La définition que j'avais donnée du harcèlement en 2006 ne m'a pas semblé nécessiter de modification. Le harcèlement vise la destruction progressive d'un individu ou d'un groupe par un autre individu ou un groupe, au moyen de pressions réitérées destinées à obtenir de force de l'individu quelque chose contre son gré et, ce faisant, à susciter et entretenir chez l'individu un état de terreur. Le harcèlement est le terme générique qui englobe les autres espèces de harcèlement (physique, sexuel, moral).

*« Le harcèlement vise la destruction progressive d'un individu ou d'un groupe par un autre individu ou un groupe, au moyen de pressions réitérées destinées à obtenir de force de l'individu quelque chose contre son gré et, ce faisant, à susciter et entretenir chez l'individu un état de terreur. Le harcèlement est le terme générique qui englobe les autres espèces de harcèlement (physique, sexuel, moral). »*

Les deux notions fondamentales qui caractérisent la spécificité du harcèlement sont temporelles : le harcèlement s'inscrit dans la *durée*, et inclut la *répétition*, détruisant ainsi « à petits feux ». Il ne s'agit pas d'un acte unique ou exceptionnel : un seul acte de torture ne constitue pas, en soi, du harcèlement en tant que tel. En revanche, des actes de torture réitérés sur la durée relèvent d'un harcèlement (physique). Dans cette définition, les pressions réitérées sont destinées à « obtenir de force de l'individu quelque chose contre son gré ». Ce « quelque chose » peut être multiple, et parfois même l'individu ne sait pas ce que l'on veut de lui. Ce peut être par exemple une démission, un silence, un aveu, de l'argent, des faveurs sexuelles..., en fonction de la situation du (ou des) harceleur(s) et du (ou des) harcelé(s).

Parmi les espèces de harcèlement citées, le **harcèlement physique** vise la destruction progressive d'un individu ou d'un groupe par un autre individu ou groupe au moyen de pressions réitérées *physiques* destinées à susciter et entretenir chez l'individu un état de **terreur**. Ces pressions sont physiques au sens où il faut qu'il y ait réitération d'actes à caractère physique (coups et blessures réitérées, violence, menaces physiques...), quelle que soit la verbalisation éventuelle qui accompagne ces actes. Comme des pressions physiques ont nécessairement des incidences psychiques et morales, tout harcèlement physique inclut aussi une dimension psychique et morale. Le **harcèlement sexuel** est l'une des composantes du harcèlement physique : il s'agit cette fois de pressions non pas physiques en général, mais sexuelles en particulier.

Si tout harcèlement, quel qu'il soit (physique, sexuel, ou moral), vise la destruction psychologique et morale de l'individu, s'agissant du **harcèlement moral**, sa spécificité est de *n'être que* moral (« moral » en opposition au corps, et

non « moral » au sens de mœurs ou moralité), c'est-à-dire qu'il n'entend agir que sur la composante psychique de l'individu : *ces pressions réitérées ne sont que morales*, excluant tout passage à l'acte (physique ou sexuel) sur la personne ciblée. Elles revêtent le plus souvent une apparence anodine ou, en tout cas, moins visible (ainsi, la composante sexuelle du harcèlement sexuel est presque toujours présente dans le harcèlement moral, mais ici, de façon plutôt implicite et larvée au travers du sadisme – regards par exemple. Elle demeure efficace, puisqu'elle attaque l'intimité du harcelé). En ce sens, et aussi provocatrice que puisse sembler cette formule, le harcèlement moral est le propre d'une société d'apparence démocratique : sa présence signifie que l'on ne peut plus harceler physiquement et sexuellement en toute impunité. Dès lors, on emprunte des voies détournées pour aboutir au même résultat : la destruction de l'individu, mais une destruction purement psychique, sans laisser de traces, « les mains propres ». La destruction se fera par l'administration d'une charge traumatique réitérée, sur la durée, sans coups et blessures apparents, jusqu'au suicide de la personne si rien ne vient arrêter le processus. *Le harcèlement est un phénomène totalitaire des gouvernants qui entendent contrôler leurs sujets et avoir une mainmise sur eux*. De là l'urgence qu'il y a à reconnaître dans ce phénomène cette survivance et à protéger les individus victimes de ce processus destructeur (tout au long de l'analyse, j'emploierai le terme « victime » au sens d'entité victime d'un processus destructeur).

Tout mon travail a montré que le harcèlement peut être présent à tous les niveaux d'une société (famille, associations, groupes, collaborations professionnelles, entreprises, individus, administration, collectivité, État). Les mécanismes psychologiques en jeu sont rigoureusement identiques, telles sont mes conclusions.

Couramment, on parle d'un individu qui en harcèle un autre. Mais il y a d'autres cas fréquents : plusieurs individus qui en harcèlent un autre, un seul individu qui en harcèle plusieurs, des groupes d'individus qui se harcèlent mutuellement, enfin, un régime politique qui harcèle ses citoyens, comme des citoyens harcèlent d'autres citoyens. Mon hypothèse est qu'il existe, sur le plan purement psychologique, *des différences de degré mais non de nature* entre ces diverses situations et ces différentes espèces de harcèlement, et que le harcèlement moral est avant tout une *pathologie de groupe* : il est utilisé comme un instrument de pouvoir arbitraire, qu'il soit parental, ou plus largement familial, managérial, social ou étatique, sur d'autres individus qui « dérangent ».

Il est à noter que le harcèlement est l'instrument du pouvoir lorsque ce dernier ne peut se légitimer par une réelle autorité (Bilheran, 2016). J'ai distingué le pouvoir et l'autorité. **L'autorité est toujours de nature spirituelle**, comme le disait Hannah Arendt, dans son article « Qu'est-ce que l'autorité ? ».

Tout l'enjeu de la civilisation réside dans le dépassement de la violence « naturelle », par l'instauration d'un vivre-ensemble qui soit respectueux et fondé sur la dignité des sujets humains. C'est un enjeu plus terrible encore aujourd'hui, à l'heure d'une société française qui perd tous ses repères et s'enfonce dans une décadence certaine, sur fond d'idéologies et de haine.

Tous les cas cliniques qui seront exposés ont été modifiés de façon à être pleinement détachés de leur contexte réel, afin de protéger l'identité des personnes qui ont accepté de parler ainsi que les situations que j'ai pu observer, et d'éviter toute reconnaissance, qui serait alors purement fortuite. Mais j'ai veillé à ce que ces cas retranscrits soient psychologiquement identiques aux cas réels, *mutatis mutandis*.



pour ce qui est des situations, des prénoms, etc. L'esprit est d'éclairer, d'analyser et de comprendre (c'est-à-dire évoquer des motifs, des raisons, et non expliquer par des causes).

La philosophie, sans employer le terme de harcèlement, a en effet souvent analysé les phénomènes de pouvoir qui œuvrent dans une organisation et dans l'État. Il me semble que, pour saisir la complexité du phénomène, il n'est pas judicieux d'en rester à un stade descriptif et binaire (harceleur/harcelé) du harcèlement, mais qu'il convient d'aller aux racines des processus, afin d'en comprendre les interactions et les implications.

Mon analyse a une double visée : comprendre l'intense complexité du harcèlement, ses rapports avec la torture, avec le pouvoir, et en mesurer ses conséquences. Cet ouvrage invite davantage à réfléchir qu'à agir, non pas que l'action ne soit pas essentielle, mais à mon sens, et tout particulièrement sur ce phénomène sensible, elle doit être précédée par une réflexion, et s'insérer dans la perspective globale d'analyse de ce que peut être le harcèlement.

Certaines études sur le harcèlement se défendent de l'universalité de ce phénomène, comme si le harcèlement au travail était irréductible à aucun autre harcèlement, arguant notamment le fait que le travail serait constructeur de notre identité. Certes, le travail est un puissant acteur de constitution identitaire. Mais la famille ne l'est pas moins à mon sens, ni la société et la culture dans laquelle nous sommes insérés dès notre naissance.

Bien sûr, je conserverai la perspective d'analyse qui consiste à voir dans le harcèlement un fonctionnement psychologique interrelationnel à l'œuvre dans un **groupe**, qui participe à ce harcèlement, de plein gré ou de force. Mais, bien plus, dans cet ouvrage, je souhaiterais étendre l'analyse du groupe à la société, en étudiant ce qui permet l'instauration

du lien social, ce qui le délite, ce qui est nécessaire à sa conservation.

L'axe directeur qui est celui de cet ouvrage est le suivant : quel est le sens du harcèlement dans une société ?

Pour cela, nous proposerons les interrogations suivantes, qui seront soulevées dans les chapitres correspondant :

Le harcèlement est-il un phénomène anthropologique ? Harcèlement et torture ont-ils des points communs ? Comment caractériser les processus entre bourreaux et victimes ? La constitution d'un groupe a-t-elle des incidences sur l'instauration d'un harcèlement ? Quel est le rôle du groupe ? L'enfance est-elle le lieu de fabrique du harcèlement ? Comment se décline le harcèlement dans le couple, l'institution et ses problématiques, et tout particulièrement dans l'entreprise ? Quels sont les liens entre le harcèlement et le pouvoir, et quelles perspectives d'issue peuvent être envisagées ? Chaque interrogation donnera ainsi lieu au développement d'un chapitre.

Pour traiter de ces questions, il conviendra de penser le harcèlement à l'interface de la psychologie clinique (étude des processus psychiques interindividuels) et de la psychologie sociale (étude des processus psychiques sociaux), en s'appuyant sur la diversité des situations dans la vie quotidienne et concrète.

Le harcèlement est un phénomène qui nous confronte au déni, sinon à la dénégation tant individuelle que collective. Il n'est qu'à voir, lorsque ce mot est prononcé lors d'une intervention en entreprise, le consensus majeur que l'on obtient soudainement, pour dire que « chez nous, ça n'existe pas ». Il y a là, à mon sens matière à penser cette résistance massive, et cette horreur que peut inspirer la représentation du harcèlement, de la part même de ceux qui peuvent le pratiquer.

Enfin, je souhaiterais insister sur le fait que cet ouvrage présente trois précautions majeures.

La première concerne le domaine juridique. Bien qu'ayant eu, par des patients, accès à certains cas de jurisprudence, ma spécialité demeure la psychologie, et non le traitement juridique que la loi consacre aux harcèlements. Il me semble prudent, en la matière, que seuls des spécialistes du droit puissent se prononcer, ou que le dialogue puisse se consolider entre les spécialistes de la psychologie (clinique et sociale) et les spécialistes du droit.

La deuxième est que cet ouvrage est consacré à une analyse sociétale du harcèlement, et n'a pas pour objectif ici de proposer des solutions individuelles, qui sont le fruit d'une réflexion sur-mesure sur des cas complexes, dans le cadre d'un travail pluridisciplinaire.

La troisième est qu'en aucun cas je ne considère mon analyse comme exhaustive. Je présente ici un point de vue parfois original, eu égard à la revue de la littérature déjà présente sur le sujet. Ce point de vue est destiné à augmenter certaines perspectives et à ouvrir des axes de recherche, et c'est dans cette optique que je m'adresse au lecteur. Je souhaiterais que le lecteur sorte de cet ouvrage avec davantage de questions que de réponses toutes faites. Ainsi, cet ouvrage aura accompli son destin.

Il me semble essentiel de ne pas dénaturer le concept même du harcèlement, que l'on ne peut comprendre, à mon sens, que dans l'étude des **contraintes totalitaires**. Le harcèlement conduit à une issue souvent **irrécupérable** pour l'ensemble du groupe, car **chacun est allé trop loin dans la compromission psychique**.

## DÉFINITIONS

### « *Herseler* »

#### **Le harcèlement comme pathologie de groupe**

Si la notion de « harcèlement moral » a été divulguée au grand public depuis le livre de M.-F. Hirigoyen, le terme de harcèlement est, quant à lui, beaucoup plus ancien, et relève du lexique agricole et militaire.

Harceler vient de « harseler/herseler » en ancien français, terme diminutif de « herse », utiliser la « herse ».

*Sur le plan agricole*, la herse est un outil muni de piques courtes et proches les unes des autres pour travailler la terre en surface en vue d'un semis (il s'agit d'enlever tout ce qui peut gêner la terre ensemencée en nivelant le sol et brisant les mottes qui dépassent). L'Antiquité utilisait la herse pour désherber mais sa véritable diffusion en Europe date du <sup>x</sup>e siècle.

*Sur le plan militaire*, la herse est une grille en fer coulissante, armée de pointes à sa partie inférieure, que l'on abaisse pour interdire l'accès à un château fort. « *Herseler* » c'est ainsi, pour les ennemis, soumettre la herse à des assauts réitérés. Par analogie, le terme signifie tourmenter sans

cesse par de petites mais fréquentes attaques. Sur le plan militaire, il convoque l'idée d'assiéger constamment, sans laisser de répit. Quant au registre agricole, il s'agit, par un geste répétitif d'égalisation, de couper tout ce qui dépasse (pratique connue de certains tyrans dans l'Antiquité, tel Denys de Syracuse, qui usait de cette métaphore pour décrire son action politique). L'analogie liée à cette métaphore peut s'étendre au niveau groupal : harceler, c'est **couper tout ce qui dépasse du groupe**, dans un phénomène d'ostracisme indispensable à la survie du groupe en question. L'ostracisme renvoie à une pratique de la Grèce ancienne : une fois par an, si une assemblée préparatoire l'avait préalablement décidé, chaque citoyen, à Athènes, devait voter en nommant sur un « *ostrakon* » (petit bout de tesson), le nom d'un citoyen à bannir de la cité grecque, car il dérangeait trop la communauté (Athènes pensait, ce faisant, se prémunir de la tyrannie), dans une mesure « préventive », pouvant également laisser place à des débordements. De cette petite excursion étymologique, il ressort que le terme de harcèlement relève d'un registre très violent de guerre, de souffrance et d'égalisation. Quand on sait que l'origine du mot travail est « *tripalium* », qui était un instrument de torture à trois pieux, la herse laisse songeur...

D'aucuns prônent qu'il ne s'agit que d'un mal purement contemporain qui ne concernerait que des stratégies de management ainsi que des modes gestionnaires et organisationnels, et non un mal profondément humain, enraciné dans nos propres envies, frustrations, peurs, et toutes nos affectivités mal réglées. Le nouveau ne saurait se couper de l'ancien, et je postule qu'aucune société n'a su vivre sans un processus de harcèlement, quelle que soit sa spécificité. L'inconscient groupal se structure en effet autour d'un ostracisé ou d'un bouc émissaire.

Ce ne sont que les modalités du harcèlement qui changent, son contexte, la situation, qui peuvent d'ailleurs conduire à l'amplification du phénomène. Bien sûr, les modalités sont importantes, mais elles ne modifient pas le système psychologique fondamental à l'œuvre dans le harcèlement. Seule la notion de « harcèlement moral » est récente. Elle est due à cette prise de conscience sociale, et aux progrès d'apparence démocratique, qui ont eu pour conséquence que la violence, si elle veut s'exercer, doit être désormais plus latente, ce qui ne lui ôte en rien ses effets destructeurs.

Le phénomène de harcèlement, quant à lui, se retrouve dans toutes les civilisations : il en est le contre-point, l'impasse sur laquelle achoppe la culture, et manifeste la tentation irrésistible de l'abus de pouvoir, celle du « soumettre ou démettre ».

Le harcèlement est une « pathologie de groupe », qui use de l'ostracisme. Il suppose toujours l'existence d'un groupe, qu'il soit concrètement ou fantasmatiquement présent. Si l'on harcèle, c'est que, dans un système groupal donné, cela est permis voire encouragé au nom de la cohésion du groupe.

C'est pourquoi il paraît nécessaire de décrire certaines spécificités des mécanismes psychologiques de groupe, au fur et à mesure de l'analyse, y compris en ce qui concerne la satisfaction des pulsions sadiques, dont le suprême paradigme est posé dans le « *panem et circenses* » de Juvénal (poète latin, qui voyait dans les jeux du cirque une illustration de la bêtise, de la convoitise et des désirs mortifères de la foule, que l'empereur apaisait et repaissait par « le pain et les jeux du cirque »).

Le groupe vise soit la soumission de l'individu harcelé aux normes du groupe (et ce, quelle que soit leur composante arbitraire), soit le sacrifice de l'individu, parce qu'il

aura refusé la soumission, ou que le groupe tirera davantage de bénéfice du sacrifice que d'une soumission. C'est dans l'une de ces perspectives qu'il laisse carte blanche à l'un (ou plusieurs) d'entre les membres qui sera le harceleur.

Soumettre psychiquement, revient à tuer l'autonomie de l'individu, donc sa liberté, ce qui est une tentative de « meurtre psychique », de réduction de l'individu à un mou-ton si l'on reprend l'image du troupeau qu'affectionne Nietzsche pour parler de la foule et de ses archaïsmes (1876).

### **Socrate**

Socrate est probablement l'une des victimes les plus connues du harcèlement. Figure dérangeante de la société athénienne du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C., il ne plaît pas à tout le monde, par sa critique des opinions publiques, de l'aliénation religieuse, et des mœurs de ses concitoyens. Durant l'époque démocratique, il fait l'objet de railleries répétitives, de dévalorisation par toute une partie de la population que ses propos mettent en danger. Cette raillerie se retrouve notamment chez Aristophane, où la comédie *Les Nuées* (423) caricature Socrate, sa prédilection pour le dialogue et la nouvelle éducation qu'il prône (dans cette pièce, Socrate vit en l'air dans une corbeille, et obéit à trois divinités : le Vide, les Nuées, et la Langue...). Mais c'est le passage politique de la démocratie à l'oligarchie qui permet le basculement du harcèlement moral vers une suite logique mais plus radicale : la mort de Socrate. Il ne s'agit pas de harcèlement physique, puisqu'il ne semble pas avoir subi de pressions physiques réitérées. La condamnation à mort de Socrate est le fruit de l'intrigue oligarchique, ne supportant plus ce personnage qui critique sa politique guerrière et ses injustices. Cet exemple illustre en quoi le harcèlement moral est un

phénomène de société, en liens intrinsèques avec la politique : là où une société oligarchique tolère sinon autorise la condamnation à mort, une société démocratique tolère sinon autorise le harcèlement moral et ce, en dépit de son idéal.

Un principe de bon sens laisse à penser que du harcèlement, qu'il soit privé ou public (public par opposition au privé, le professionnel étant l'une des composantes du public, qui peut être l'activité de loisir, les associations, le bénévolat..., en somme, tout ce qui sort de la sphère familiale, amicale et sentimentale), demeure du harcèlement. On est alors en droit de supposer que les mécanismes psychologiques sont les mêmes, *mutatis mutandis* en ce qui concerne le décor (dont le rôle n'est pas négligeable non plus mais qui ne saurait suffire à modifier radicalement les mécanismes psychologiques du harcèlement moral). Dans tous les cas, ce sont des situations affectives exacerbées qui sont à l'œuvre, où l'affect peut se doter en outre d'une dimension d'insécurité matérielle. Sur le plan professionnel, l'attaque sur le plan matériel (par exemple, pousser à la démission) n'est absolument pas anodine. Il s'agit de cibler, symboliquement ou non, la subsistance de l'individu qui seule lui garantit son autonomie financière, et de lui ôter toute autonomie dans son travail, en le poussant, par exemple, à la démission et à l'exclusion sociale.

Sur le plan privé, il existe fréquemment des situations de chantage affectif qui empêchent l'individu de devenir autonome et de s'abstraire d'une situation de harcèlement (femme au foyer, enfants mineurs...).

Ainsi, si la famille est le terreau du harcèlement moral, à travers notamment la « pédagogie noire » dont parle Alice Miller (1983), et si la société ne fait que prendre le relais de



la famille, les transmissions psychiques inconscientes aux niveaux familial et social ont pour conséquence la pérennité des systèmes de harcèlement. Les maltraitances infantiles ne sont pas que physiques, loin de là, et relèvent à des degrés divers du harcèlement moral.

Avec le harcèlement moral proprement dit, il s'agit de détruire une victime, mais en gardant l'apparence de l'innocence et de la légalité. La spécificité du harcèlement moral réside notamment dans ces minuscules attaques d'allure anodine, qui n'ont l'air de rien et passent inaperçues bien que, répétées quotidiennement et maniant l'allusion que seule la victime peut comprendre ; elles sont délétères pour la personne harcelée. Le degré des pressions dépend de ce que la société permet, mais également du degré de complicité et de complaisance de l'environnement. Elles ne sont pas « petites » en soi : plus l'intolérance de l'environnement à ce genre de méthodes est grande, plus ces pressions diminuent. *Le harcèlement moral est une survivance archaïque d'un mécanisme psychique de groupe, qui a une utilité pour la pérennité du groupe et sa cohésion.* Ainsi, si le harcèlement perdure, par-delà les générations et les siècles, c'est aussi et sans doute car il a une utilité : une utilité de conservation d'ordre social, ce qui peut expliquer la complaisance de la société à fermer les yeux sur un certain nombre de pratiques intrafamiliales et extrafamiliales, sinon même à encourager ces pratiques (ainsi en est-il parfois de l'humiliation dès le plus jeune âge à l'École, par exemple, si l'enfant demeure incontinent, ou plus tard, s'il a une mauvaise note). Une société démocratique qui tolère le harcèlement moral ne tolère en réalité qu'un **résidu de fonctionnement archaïque de groupe, très prisé dans les sociétés totalitaires**. Au passage à l'acte physique dans les sociétés totalitaires correspondent des méthodes plus « douces » de

« liquidation » dans nos sociétés dites « démocratiques » (au sujet de la violence sociale, voir aussi M. Foucault, 1975).

Si le harcèlement moral laisse des séquelles psychiques graves, et non plus de maladies physiques plus radicales (mort de faim, de froid, d'infections diverses dues au maniement d'objets dangereux, ou au fouet, comme c'était le cas des esclaves dans l'Antiquité). Le harcèlement moral n'étant que moral (psychique) et non physique, les affections ne seront plus directement physiques, mais psychosomatiques, c'est-à-dire le produit d'une agression psychique (qui a des incidences physiques), mais non plus physique.

La société prend le relais de la famille, à travers ses institutions, notamment l'École. Bien sûr, les résistances à cette prise de conscience sont colossales, et le sont d'autant plus que le phénomène tend à être révélé au grand jour. Des individus peuvent affirmer catégoriquement qu'entre harcèlement privé et public, il n'y a aucun lien, ce que le plus élémentaire bon sens dément. Résistances pourquoi ? Parce que les uns et les autres, nous avons été formatés à cette logique de harcèlement et que, pour beaucoup, elle est « normale ». Remettre en question cela, c'est accepter que nous-mêmes ayons pu être victimes de harcèlement intra-familial sans nous en rendre compte, avant d'intégrer les logiques sociales de groupe qui sont, elles aussi, prédisposées au harcèlement moral par leur fédération autour de l'ostracisme.

## Maltraitance institutionnelle *vs* harcèlement

Deux notions sont fondamentales, lorsque l'on parle de harcèlement : l'intention de nuire et le consentement. La Chambre Sociale de la Cour de Cassation a rendu le 10 novembre 2009, à la suite de plusieurs arrêts, l'arrêt HSBC, n°08-71497 : « le harcèlement moral est constitué, indépendamment de l'intention de son auteur, dès lors que sont caractérisés des agissements répétés ayant pour effet une dégradation des conditions de travail susceptible de porter atteinte aux droits et à la dignité du salarié, d'altérer sa santé ou de compromettre son avenir professionnel ».

À vrai dire, cela mérite que l'on s'y attarde et qu'il y ait controverse. Car, au niveau psychopathologique, le harcèlement se distingue en propre d'autres types de violence, notamment par l'intention de nuire, ainsi qu'une conscience des nuisances infligées. **Cette intention est au cœur du processus de destruction** ; qui plus est, elle en est un profond adjuvant.

L'obligation de résultats de l'employeur en matière de risques psychosociaux a fait s'évanouir la question de l'intention s'agissant du harcèlement. Cette confusion entre harcèlement et maltraitance organisationnelle me paraît, d'une part, fortement regrettable d'un point de vue conceptuel, de l'autre, particulièrement fâcheuse en termes de prévention et de gestion du problème.

Le harcèlement (physique, sexuel et/ou moral) « vise la destruction progressive d'un individu ou d'un groupe par un autre individu ou un groupe, au moyen de pressions réitérées destinées à obtenir de force de l'individu quelque chose contre son gré et, ce faisant, à susciter et entretenir chez l'individu un état de terreur. » (A. Bilheran, 2006, p. 7).

Le harcèlement moral, qui vise à détruire le psychisme de l'individu, est présent tant dans le harcèlement sexuel que le harcèlement physique (torture réitérée).

**L'essence même du harcèlement est de détruire.** À ce stade, nous pourrions dire que l'intention est un critère consubstantiel au harcèlement. De plus, cette destruction s'opère « à petits feux », **dans la durée et par la répétition.** Lorsque l'objectif est partiellement ou totalement atteint, le harceleur en tire **une jouissance**, *a minima* psychique, sinon sexuelle (harcèlement sexuel) ou physique, c'est-à-dire qu'il en tire des bénéfices psychiques.

**Ainsi prendra-t-on grand soin de ne pas confondre maltraitance institutionnelle et harcèlement.** La maltraitance institutionnelle peut être involontaire (parfois même a-t-on la sensation de « bien faire »), sans rien perdre de sa violence. Dans ce cas, il n'y a pas nécessairement un auteur qui tire jouissance et bénéfice psychique de la situation, mais une organisation qui dysfonctionne, dont le système est dérégulé, et qui devient « folle ». L'individu est alors pris au piège, condamné dans des impasses et des conflits de loyauté ; il est victime d'un système auquel il peut avoir d'ailleurs participé, parfois malgré lui. *A contrario*, dans le harcèlement, la relation est asymétrique, fondée sur l'abus de pouvoir, le rapport de forces, l'intention de nuire à la dignité et de soumettre autrui par la contrainte.

Parfois même, des systèmes maltraitants seront des terreaux fertiles à l'émergence de harcèlement, et à l'impunité de conduites harceleuses. Ces systèmes sont en soi maltraitants mais non harceleurs, bien qu'ils favorisent l'éclosion du harcèlement.

La définition du harcèlement moral donnée en introduction a intentionnellement ôté toute notion de « volonté de nuire », qui apparaît pourtant dans d'autres définitions du

harcèlement moral. Il semble en effet dangereux de poser aussi abruptement cette certitude d'une volonté de nuire. Tout harceleur pourrait donc arguer qu'il n'avait pas la volonté de nuire, et il n'y aurait plus harcèlement. Savons-nous vraiment jusqu'à quel point un harceleur sait ce qu'il fait ? Pour la perversion narcissique, le débat est le même. Or, souvent, des harceleurs ont une grande composante perverse : ils sont alors conscients de leurs agissements, et ont effectivement dans l'idée de diminuer la personne afin d'en obtenir des bénéfices, mais ils sont aussi dans l'incapacité de se représenter le vécu affectif et la portée de leur comportement, tout simplement parce que leur propre affectivité est pleinement « anesthésiée ». Cette notion de volonté est très critiquable en psychopathologie, et peut-être faut-il lui préférer celle d'intentionnalité. Le harceleur a l'intention de, et fait tout pour que cette intention aboutisse. De là à dire qu'il a la volonté de nuire..., il dira (et croira !) quant à lui que son agression est justifiée et qu'elle est presque assimilable à de la légitime défense (sentiment de persécution très fréquent chez les harceleurs). Certains (rares) anciens harceleurs, à la suite d'une thérapie, ont enfin mesuré *affectivement* la portée de leurs actes.

Pour la victime, le processus est maléfique, destructeur. En ce sens, la relation est asymétrique, fondée sur l'abus de pouvoir du harceleur, le rapport de force, l'intention de nuire à la dignité et de soumettre autrui par la contrainte. *Il y a celui qui commet les violences, et celui qui les subit.* L'intention de nuire en est partie prenante, et vise l'altération de la dignité, à travers l'accomplissement volontaire d'axes vexatoires et humiliants. Dans le harcèlement, l'intention de nuire est liée au plaisir de détruire l'autre, plaisir psychique, souvent qualifié par les professionnels de jouissance perverse.

**À la source du harcèlement réside l'intention malveillante. Elle en est constitutive.** Le harcèlement, dans sa nature profonde, utilise la répétition et la durée. C'est ce qui fait sa force, et cette notion de durée est contenue dans l'étymologie même du mot.

L'atteinte à la dignité est constitutive des moyens manipulateurs employés : dans la manipulation, il s'agit d'ores et déjà d'utiliser l'autre comme un moyen, et non comme un sujet, c'est-à-dire une fin.

Les effets en sont bien caractéristiques, car ils consistent en un syndrome traumatique grave.

Ces différences à mon sens doivent être entendues. Dans le harcèlement, il y a un harceleur et un harcelé. La relation est asymétrique (l'un est coupable et l'autre victime), fondée sur **la terreur** et **l'arbitraire**.

Doit-on attendre l'intention de nuire pour qualifier un harceleur ainsi ? La question de l'intentionnalité est une question compliquée en psychologie. De fait, cela signifie que le harceleur serait conscient de ses actes, et qu'il saurait ce qu'il fait. Ce n'est pas toujours le cas dans les harcèlements. De plus, les personnes conscientes de leurs actes harceleurs peuvent les vivre comme de la « légitime défense » face à une situation insupportable pour elles. En outre, pour certains profils pervers, il peut exister une conscience intellectuelle des actes, un savoir, mais qui n'est pas du tout accompagné d'une « conscience affective », c'est-à-dire que la personne ne mesure pas les conséquences de ses actes, et n'est pas capable d'éprouver de l'empathie pour sa victime. Souvent, elle croit bien faire et n'éprouve aucune culpabilité sur ses agissements.

D'autant que, le harcèlement relève d'un délit pénal, donc inclut d'office l'intentionnalité. L'article 121-3 al. 1 du

Code pénal indique bien : « Il n'y a point de crime ou délit sans intention de le commettre ».

Qu'est-ce que l'intention ? *Les Principes de la Philosophie du Droit* de Hegel en donnent une définition, au paragraphe 120 :

« Le droit de l'intention consiste en ceci que la qualité universelle de l'action n'existe pas seulement en soi, mais qu'elle est connue du sujet, donc qu'elle est déjà présente dans sa volonté subjective. Inversement, le droit de l'objectivité de l'action, si on peut l'appeler ainsi, c'est de s'affirmer comme connue et voulue par le sujet comme être pensant.

Rem. — Le droit d'envisager les choses de cette façon entraîne l'irresponsabilité totale ou partielle des enfants, des faibles d'esprit, des fous, etc., dans leurs actions. Mais de même que les actions, selon leur existence extérieure, comportent des conséquences contingentes, de même l'existence empirique subjective comporte une part d'indétermination, qui dépend de la puissance et de la force de la conscience de soi, ainsi que de sa perspicacité. Cette indétermination ne peut cependant être prise en considération que dans le cas de la sottise, de la folie ou dans d'autres cas semblables, comme, par exemple, l'âge des enfants, parce que seuls, ces cas précis suppriment la pensée et la liberté de la volonté et permettent de ne pas accorder à l'agent l'honneur de le traiter comme un être pensant et comme une volonté » (1821).

N'y aurait-il pas alors une contradiction actuelle entre l'arrêt du 19 novembre 2009 et la qualification pénale du harcèlement ? Car, comment dire, d'un côté, que le harcèlement est un délit avec intention, pour le Droit Pénal, et de l'autre, qu'il n'a pas besoin de l'intention pour être caractérisé ?